

Portrait et cadre sociologique de Najet

« *Il n'y a pas de problèmes... !* » :
*Comment se contenter de peu quand on vit modestement*¹

par Christophe Delay

Remarques préliminaires :

À propos des inspirations théoriques sous-jacentes au cadre sociologique du portrait

Le portrait sociologiquement cadré de Najet, cheffe de famille monoparentale issue des classes populaires migrantes vivant à Genève, s'inscrit dans le cadre d'un ouvrage collectif² en cours d'élaboration visant à saisir le mode de vie des gens « humbles » à travers la présentation d'une galerie de portraits de familles de conditions sociales « modestes » ; l'ambition du livre, plus générale est de redécouvrir un objet largement négligé aujourd'hui dans les sciences sociales : les classes populaires³.

Le style d'écriture proposé ici s'inspire d'une étude autobiographique référence en la matière, l'ouvrage de R. Hoggart sur le style de vie des classes populaires en Angleterre dans les années 1930-1950 intitulé en français *La culture du pauvre*⁴. Comportant volontairement un minimum de références théoriques, ce portrait cadré laisse une place prépondérante à la parole de la personne interviewée, Najet puis à l'auteur, qui, cherchant à adopter une posture compréhensive,⁵ esquisse un certain nombre de commentaires sociologiquement pertinents permettant de situer socialement les propos de Najet, puis tente d'appréhender l'*habitus* et l'*ethos de classes* générateurs de la cohérence de ses pratiques éducatives et scolaires.

Toujours en s'inspirant de R. Hoggart dans son œuvre, la description des pratiques et représentations de Najet, révélatrices de sa conditions sociale « humble » sont *mises en perspective ici et là* avec le point de vue surplombant, moralisateur et souvent jugeant des membres appartenant aux classes moyennes et supérieures, - plus spécifiquement sa fraction en ascension appelée communément « nouvelle classe moyenne »- qui se placent et se considèrent bien souvent comme des avant-gardes sur le plan des styles éducatifs et des styles de vie qui « conviennent ».

¹ L'écriture de ce portrait s'inscrit dans le cadre d'un travail de doctorat mené actuellement et qui a pour titre provisoire : « *Les classes populaires face à l'école : un partenariat impossible* ».

² L'ouvrage est dirigé par Franz Schultheis et intitulé *Les classes populaires aujourd'hui : portraits de famille-cadres sociologiques*. Il sera publié courant 2008 aux éditions Harmattan (Paris) collection « Questions sociologiques ».

³ Dénégation, oublié abordé notamment dans les articles de Chauvel (2001) « Le retour des classes sociales ? » *Revue de l'OFCE* no 79, pp.315-359 ; Schultheis & Chauvel (2003) « le sens d'une dénégalion : l'oubli des classes sociales en Allemagne et en France » *Mouvements* « *Classes, exploitation : totem ou tabou ?* » no 26, pp.17-26 mais aussi dans les ouvrages de Gauhtier & Lojkine (2003) *Classes sociales : retour au renouveau ? Paris : syllepses/Espace Marx* ou encore Chopart & Martin (2004) *Que reste-t-il des classes sociales ?* Rennes, éd. ENSP.

⁴ R. Hoggart (1970[1957]), *La culture du pauvre ; étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, éd. Minuit.

⁵ Voir P. Bourdieu (1993) *La misère du Monde*, Paris, Seuil ; ou J-C. Kaufmann *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.

L'objectif d'un tel cadre est de montrer, - au-delà des portraits qui sont autant de personnalités sociales- et à la suite d'autres sociologues d'inspiration « hoggartienne »⁶ que les classes populaires se définissent aujourd'hui encore par leur *distance à la légitimité* (pratiques alimentaires, éducatives, scolaires, de loisirs etc.). Cette posture théorique se veut *relationnelle*, puisque visant à mieux comprendre les modes de vie des milieux populaires en les confrontant à celui plus légitime des « nouvelles » classes moyennes qui tentent souvent d'imposer un style de vie « qui convient »⁷. Elle n'entend pas seulement proposer un regard sur les classes populaires en tant qu'objet de normalisation venant d'en haut (et qui se ferait uniquement en creux, en terme d'absence, de manque) mais aussi montrer, en donnant la parole aux familles « modestes », comment ces dernières opèrent, selon Hoggart, certaines formes de réappropriation et *retraductions* des normes légitimes en fonction de leur ethos ; de même, la posture théorique envisagée tente de mettre en évidence les formes de « mobilisations », parfois « la bonne volonté culturelle » qui anime les plus démunis par rapport aux normes légitimes qui se diffusent, de même que certains modes de *résistances* (stratégies du pauvre qui souvent sont de pauvres stratégies) mises en œuvre par les classes dominées aux tentatives d'impositions normatives⁸.

⁶ Notons notamment Boltanski (1969) *Prime éducation et morale de classe*, Ecole des Hautes études sociales en sciences sociales et Mouton & Cie ; P. Bourdieu (1979) dans *La distinction*, Paris, éd. Minuit, mais aussi des ouvrages plus récents tels que ceux de D. Thin (1998) *Quartiers populaires : L'école et les familles*, Lyon, PUL (1998) ou D. Serre (2004) *Désordres familiaux et pratiques d'encadrement. Les assistantes sociales face aux enfants en danger*, Thèse doctorat Paris, EHESS.

⁷ Nous avons exploré cette perspective relationnelle dans un ouvrage récent à propos de l'encadrement des familles étiquetées de « maltraitantes » : F. Schultheis, A. Frauenfelder, C. Delay (2007) *Maltraitance. Contribution à une sociologie de l'intolérable*. Paris, Harmattan.

⁸ Notre approche s'inspire de certaines discussions et critiques proposées par Grignon et Passeron (1989) dans *Le savant et le politique. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard à propos de l'oeuvre magistrale de P. Bourdieu *La Distinction*. Il s'agit d'essayer d'appréhender les modes de vie des gens humbles à la fois dans les rapports de domination dont ils sont l'objet sur les marchés dominants (institutions légitimes telles que l'école, l'hôpital, les administrations publiques etc.) que dans des formes d'autonomie -très relatives, soustraites partiellement aux marchés dominants, sur certains marchés francs (bistrot, domicile, dans la rue etc.).

Portrait et cadre sociologique de Najet

« Il n'y a pas de problèmes... ! » :
Comment se contenter de peu quand on vit modestement

Najet a 38 ans, elle est veuve et vit dans un quartier populaire du centre-ville de Genève. Elle a un fils, Amir, 9 ans, issu du mariage avec Paul, qui est décédé lorsque l'enfant avait 3 ans.

Najet fait partie de mon milieu d'interconnaissances. La connaissant bien, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de discuter avec elle de l'éducation de son fils. Ses méthodes éducatives, peu familières avec les normes dominantes m'ont parues être révélatrices des milieux populaires, raison pour laquelle j'ai pris contact avec elle pour lui proposer un entretien, ce qu'elle a accepté sans hésitation, un léger rire en coin de lèvres, sans doute à l'idée de se trouver face à moi, dans une situation (d'entretien) particulière et très différente de nos échanges habituels. Un premier rendez-vous est donc fixé à son domicile vers 15h, un jour de la semaine où Amir est à l'école. Je m'y rends: je sonne, personne ne répond. Je reste une bonne dizaine de minutes à attendre, espérant que Najet a du retard, et comme elle ne vient pas, je repars. Le soir, en rentrant chez moi, je trouve un message sur mon répondeur: c'est Najet qui s'excuse d'avoir oublié mon entretien et m'invite à prendre rendez-vous avec elle à nouveau. Ce que je fais le lendemain matin vers 10h. Najet me répond, la voix rauque et toute endormie. Je m'empresse de m'excuser mais elle se défend, prétextant qu'elle était réveillée. Nous fixons un nouveau rendez-vous.

L'entretien se fera en deux temps:

une première fois dans un restaurant, à sa sortie de travail (elle fait des ménages par-ci par là chez des particuliers dans le quartier); puis chez elle, à son domicile quelques mois après, pour approfondir certaines thématiques. Lors du premier entretien, Najet se montre d'abord réticente à l'idée d'être enregistrée: « *je parle mal le français* »; cette attitude témoigne d'un sentiment d'illégitimité « linguistique » de sa part, caractéristique de sa condition doublement dominée : culturellement tout d'abord, Najet est de langue maternelle arabe, et le français est la seconde langue apprise sur les bancs de l'école au Maroc ; socialement ensuite, Najet appartient au monde des classes populaires.

Je la rassure, lui disant que je la comprends bien quand elle parle; de mon côté je suis un peu inquiet qu'elle se censure, à cause de la proximité d'autres gens prenant un café quelques tables plus loin; mais cette peur s'estompe vite, Najet oubliant tout de suite le microphone et se montrant bavarde et disposée à parler en toute confiance.

Le second entretien a lieu à son domicile. Je me rends chez elle ; elle habite un immeuble grisonnant qui donne sur une route bruyante, un axe important où passent les ambulances.

L'appartement de Najet, un trois pièces, peut être décrit comme un appartement fonctionnel: sa « petite taille » oblige Najet à l'aménager de manière pratique, et non-conforme aux standards dominants. Correctement tenu, l'appartement donne sur un petit hall d'entrée; la cuisine est étroite: on y aperçoit une petite table pour deux personnes, entre le réfrigérateur et le balcon: les murs sont tapissés de dessins du garçon. A côté de la cuisine, la chambre d'Amir qui est petite. Un lit, un bureau de travail, une petite bibliothèque avec quelques bandes dessinées, où se trouve encastrée une petite télévision, et une armoire à glace. Depuis

quelques années, Najet a décidé de laisser cet espace qu'elle occupait auparavant à son fils pour qu'il puisse travailler pour l'école⁹ et elle a investi le salon où elle dort actuellement.

Le salon fait figure de pièce principale, car il est un peu plus spacieux. Il se divise en deux parties, un premier coin où sont disposés deux fauteuils en tissu bleu, une grande télévision sur une petite table; à l'autre bout de la pièce, en coin, le lit de Najet qui est parfois déplacé lorsqu'elle reçoit des visites: à ce moment, elle sort pour l'occasion une table en verre ronde de la cave pour recevoir les invités. Peu d'objets accrochés aux murs, si ce n'est un tableau marocain représentant une femme cherchant de l'eau dans une fontaine au dessus d'une armoire ornée de quelques babioles (un dauphin en verre, une bougie) et de portraits encadrés de la famille. L'agencement de l'intérieur semble répondre davantage à un ensemble de choix pratiques dont la fonction première est une meilleure rationalisation de l'espace que de choix purement esthétiques.

L'entretien a lieu dans la cuisine, Najet me prépare un café: à plusieurs reprises, des sirènes d'ambulance retentissent durant la discussion. Najet adopte une attitude ambivalente par rapport à son lieu de vie et au bruit : tout d'abord, elle considère que cela ne lui « *pose pas de problèmes* » étant habituée depuis l'enfance à la vie grouillante des grandes villes du Maroc. « *Pour les gens qui parlent, parfois dans les préaux...ils disent que c'est une rue très très bruyante, c'est vrai que c'est très bruyant mais pour moi ça me pose aucun problèmes....* ». Pourtant plus loin dans la discussion elle ne nie pas qu'elle apprécie le calme ; elle déclare même désirer un appartement plus grand sans pour autant vraiment en chercher: « *si on me donne un quatre pièces, je pars tout de suite* »; malgré cela, Najet se dit contente de son petit appartement (et le rationalise lorsqu'elle affirme « *ça ne me pose aucun problème* ») qui a des avantages pratiques, puisqu'il est situé juste en face de l'école ce qui est bien pour son fils qui peut ainsi aller seul à l'école puis rentrer seul à la maison. Habituée à se contenter du strict nécessaire, Najet semble ainsi faire de nécessité vertu.

Najet peut être décrite comme une femme de taille moyenne avec de l'embonpoint. Elle est plutôt timide (et se définit comme telle) caractéristique de sa condition modeste. Son fils Amir, est lui aussi bien en chair, souriant et énergique et a parfois de la peine à finir ses phrases (il a un léger bégaiement et est suivi par une logopédiste).

Un parcours de vie fait de ruptures et de déracinement

Il n'est pas possible de comprendre les pratiques éducatives de Najet, ses représentations de l'école et de son environnement quotidien ou ses aspirations quand au devenir de son fils, sans tenir compte de sa condition et de sa trajectoire sociale faite de ruptures et d'un profond déracinement.

Najet est née au Maroc, à Casablanca, et est issue d'un milieu social plutôt modeste. Elle est la seconde fille d'une fratrie de cinq filles et d'un garçon. Sa maman est enseignante à l'école enfantine mais n'aura quasi pas le temps d'exercer, se mariant à l'âge de 17 ans et abandonnant rapidement son métier pour s'occuper de sa famille; son papa, quant à lui, ne possède aucun diplôme et travaille toute sa vie dans une entreprise de peinture en tant qu'ouvrier, avant de prendre une retraite anticipée, ne pouvant plus travailler à cause de problèmes de santé et d'alcool.

La scolarité de Najet au Maroc se passe en deux temps bien distincts : tout d'abord, l'école primaire se passe plutôt bien pour elle, elle en garde un bon souvenir « *C'est un bon souvenir (...) J'avais des copines, j'avais...on était tout le temps ensemble, on rigolait, on travaillait ensemble, on abordait des sujets avec les maîtres, on faisait des sketches...on a fait pas mal de choses, les activités de l'école. C'était bien, moi j'aimais bien participer.* »

⁹ un indice parmi tant d'autres de l'importance qu'elle accorde à l'école, nous reviendrons sur cette question ultérieurement.

L'accession à l'école secondaire est marquée par une période plus difficile, puisque Najet est contrainte de redoubler une année. Elle ne s'attardera pas lors de l'entretien sur ce point.

La rupture intervient au lycée, en première année : Najet interrompt subitement sa formation, parce que sa mère tombe gravement malade. Deuxième fille de la famille, l'aînée étant déjà mariée et partie en Europe avec son mari, elle se voit contrainte d'abandonner sa scolarité pour s'occuper de sa maman, son papa étant un adepte du bistrot et peu investi dans les affaires domestiques. Ceci engendre chez elle un profond sentiment de frustration de ne pas avoir pu finir des études commencées et de ne pas avoir pu profiter des années de sa jeunesse pour sortir avec ses copines. Cette frustration, elle ne l'évoquera pas au cours des entretiens mais me la dévoilera au cours d'une discussion spontanée: « *Tu vois, j'ai été un peu le mouton noir de la famille. J'ai pas eu vraiment d'enfance, j'ai pas connu, sortir avec des copines le soir, je devais m'occuper de ma maman...* »

A la place du baccalauréat, Najet revoit ses ambitions à la baisse et commence un apprentissage en couture plus compatible avec la prise en charge de sa maman qui nécessite des soins quotidiens: elle obtient le diplôme.

C'est sa rencontre avec Paul qui fera prendre à sa vie une tournure nouvelle. Paul est un homme divorcé de 53 ans, ancien employé de commerce au bénéfice d'une rente invalidité, venu au Maroc pour des vacances et ayant sympathisé tout d'abord avec son papa dans un bistrot; ce dernier l'invite à la maison. Très vite, Paul et Najet vont connaître une histoire amoureuse et se fréquenter, et elle le rejoindra en Suisse pour se marier avec lui en 1994. Elle a alors 25 ans, lui en a 54. Trois ans plus tard, naîtra Amir. La famille occupe un 4 pièces dans une commune sub-urbaine du canton de Genève et Najet en bonne mère dévouée, reste au foyer et s'occupe de l'enfant à la maison, alors que Paul, qui vit de sa rente s'adonne à sa passion: l'astronomie.

Le changement qu'implique la migration permet à Najet de vivre un niveau de vie qu'elle n'avait pas dans son pays, mais en même temps, il constitue également un véritable déracinement pour elle, car il l'éloigne de ses repères quotidiens; Chaque voyage qu'elle entreprend pour rendre visite à sa famille, tous les étés, le lui rappelle: « *Beaucoup de discussions nanani nannana, les rues sont pleins les bus sont pleins, la chaleur c'est l'été [à Casablanca]... Quand je reviens après deux mois par exemple, sortir ici [à Genève], c'est vide, c'est mortel* ».

En 1999, la vie de Najet bascule: Paul décède brutalement d'un arrêt cardiaque dans son sommeil. Sa vie se précarise alors: Najet voit sa rente invalidité divisée en deux, l'autre moitié étant versée à l'ex-épouse de Paul. Cette nouvelle situation l'incite à déménager urgemment pour pouvoir faire face aux dépenses élevées: elle quitte son 4 pièces pour le premier appartement qu'elle trouve au centre ville, un 3 pièces.

Question: tu avais choisi le quartier, euh....

Najet: Par hasard. J'ai pas choisi. L'appartement est tombé là.

Question: Tu cherchais un peu partout dans le fond....

Najet: Voilà...je cherchais un peu partout....

Question: Donc si ça avait été un autre quartier, ça aurait été un autre quartier.....

Najet: Ouais.

Puis, son revenu étant devenu insuffisant, et son mari ayant laissé quelques dettes, Najet se trouve contrainte de chercher du travail pour pouvoir survivre. Son diplôme de couturière n'est pas valorisé dans le pays d'accueil. De plus, les offres de travail dans la couture sont rares; « *Moi j'ai essayé de travailler couturière, mais ils ont pas besoin, non, non.* ». Se succéderont plusieurs petits boulots de quelques mois, des expériences souvent assez rudes

pour elle. Najet se sent victime de racisme, notamment de la part des personnes portugaises avec qui elle travaille en tant que repasseuse:

« Très très difficile.....ils te traitent comme un panosse, c'est eux qui commandent, c'est eux qui veulent être chefs ! Ils te donnent des ordres, tu fais ci tu fais ça...Et si tu fais une erreur [prenant un ton méprisant], "attends c'est quoi ça, c'est quoi ce travail !, Gnagnagna".... »

Après plusieurs contrats de quelques mois comme ouvrière dans différentes entreprises, Najet tombe au chômage et peine à retrouver un emploi: après un an et demi sans emploi, Najet arrive en fin de droit et touche le Revenu Minimum Cantonal d'Aide Sociale (RMCAS), à savoir quelques centaines de francs en plus de sa demi-rente de veuve de 3'000 francs par mois. Ces expériences de travail difficiles incitent Najet à faire une courte formation à la Croix-Rouge, ceci dans l'espoir de pouvoir travailler par la suite en tant qu'aide-soignante. Mais après avoir envoyé plusieurs courriers à différents Etablissements Médicaux Sociaux du canton, elle n'obtient que des réponses négatives. « *Ouh làla. J'ai écrit à toutes les maisons.....Ils m'ont dit, c'est pas un diplôme c'est rien du tout....* ».

Pour compléter ses fins de mois, Najet commence à faire des ménages chez de particuliers « à droite à gauche ». Isolée en Suisse, ses diplômes peu reconnus, victime de racisme, et sans véritable avenir ici, Najet pense plusieurs fois à retourner dans son pays, le Maroc, sans jamais pouvoir s'y résoudre. Dès les premiers jours de vacances d'été, elle rentre au pays pour rejoindre sa famille et retrouver une ambiance familière; là-bas, son fils est gâté durant tout son séjour: « *La bas c'est des chatouilles, il est gâté, il faut pas le toucher, il faut pas le crier, tout le monde le défend, arrêtez....[rires]* ». Le contact avec la famille, important à ses yeux se maintient bien au-delà des deux mois d'été passés au sein de la famille; il se fait essentiellement par le biais du téléphone à Genève, Najet contactant toutes les semaines sa maman pour prendre des nouvelles de sa santé et des sœurs cadettes.

Najet apprend à vivre au jour le jour avec sa rente modeste: « *je vis tout tranquillement, je peux pas faire de folies* ». Le temps passe et elle commence à se faire à l'idée de rester en Suisse, surtout parce que son fils a ses copains là et bénéficie d'une bonne instruction : « *là il a une bonne école* ».

Question: *Et donc maintenant tu voudrais pas forcément retourner là-bas [au Maroc]....*

Najet: ça commence à sortir, j'ai toujours l'idée mais ça....je suis pas beaucoup encouragée à 100 % de retourner, de retourner....je pense qu'après les premières années de la mort de Paul j'ai pensé, mais là ça commence à décroître...

Question: *Tu commences à te faire l'idée...*

Najet: Il faut rester ici oui..et puis pour Amir...

Question: *C'est lié à Amir, tu penses ?*

Najet: Oui, son école sa vie, j'ai pas de problèmes, j'arrive à vivre gentiment....je suis bien...

Najet vit sa vie avec une certaine modestie sociale, sans se plaindre ni faire de chichi: souvent ses phrases se terminent sur le même refrain : « *j'ai pas de problème, j'arrive à vivre gentiment...je suis bien* ». Elle espère obtenir davantage de stabilité dans sa vie, puisqu'ayant vécu depuis plus de 12 ans en Suisse, elle est en train de faire une demande de naturalisation, signe qu'elle pense à s'établir définitivement dans son pays d'accueil.

1. Le chez soi et les petits plaisirs

un quotidien rythmé par le bruit de fond de la télévision : « elle est tout le temps allumée »

Le quotidien de Najet est marqué par une certaine souffrance latente que Najet camoufle en disant « il y a pas de problèmes » probablement par pudeur, du au fait de devoir s'occuper de l'éducation de son fils et en même temps de devoir chercher du travail. La matinée peut

paraître longue pour une femme veuve, coupée de son réseau familial et de possibilités d'exercer une activité professionnelle régulière. Le réveil se fait sous la contrainte, comme elle l'exprime furtivement: « *On se réveille à 7heures, je me lève, parce que je suis obligée de me lever, je lui prépare le petit déjeuner...* ». Souvent, Najet se permet de se recoucher ensuite et dort encore un moment. Pendant la matinée, Najet alterne son temps entre les tâches quotidiennes: faire les courses, nettoyer son appartement, ceci, toujours avec la télévision en bruit de fond qui reste allumée du matin au soir. A midi, Najet laisse son fils aux cuisines scolaires, ce qui est pratique pour elle, car cela lui permet d'avoir un peu de temps pour elle (« *aller à des rendez-vous* » sans en préciser la nature, faire un petit peu de sport, Najet est inscrite au fitness). En fin d'après-midi son fils reste au parascolaire de 16h à 18h pendant qu'elle fait des ménages. Lorsque je lui demande si cette décision vient d'elle, Najet me répond que c'est son fils qui a envie de rejoindre ses copains pour jouer avec eux encore un temps. « *C'est lui, c'est lui qui aime bien le parascolaire, il a des copains qui font le parascolaire, ils font la priorité surtout pour les parents qui travaillent, ils gardent les enfants jusqu'à 18h, comme il a les copains qui vont de 16h à 18h, lui aussi il veut aller. Mais moi ça me pose pas de problèmes* ». Le style de raisonnement frappe : le fait de déléguer une partie des responsabilités pour la garde et l'éducation de son fils à une institution publique lui permet de faire de nécessité (faire des heures de ménage) vertu (Amir aime bien !) et de réunir le « *beurre et l'argent du beurre* ». En même temps, le plaisir que procure l'activité à son fils, semble se suffire à lui-même puisqu'il n'est pas accompagné d'un discours portant sur les bienfaits pédagogiques des activités parascolaires, discours auquel on aurait pu s'attendre dans des milieux (les classes moyennes) plus portés sur une vision méritocratique de l'institution scolaire, où l'école est tout d'abord un tremplin et non une institution de garde d'enfants. Le plaisir que son fils peut prendre suffit à rendre heureuse Najet qui déclare à nouveau « *ça me pose pas de problèmes* ».

Après ses heures au parascolaire, Amir rentre seul à la maison, car il a les clefs du domicile. Là, il attend sa maman tout en regardant la télévision ou en jouant devant l'écran : « *Je lui laisse toujours quelque chose à la maison, des yogourts, s'il a faim il mange, s'il a pas faim il mange rien, et il est là devant la télé, il joue, il m'attend. Il y a pas de problèmes. Il y a pas de problèmes.* »

« *Il n'y a pas de problèmes !* », cette affirmation récurrente chez Najet, qu'elle utilise bon nombre de fois durant l'entretien, ne semble pas compatible avec l'opinion dominante en matière de morale éducative. En effet, nombreux sont les enseignants qui regrettent que les enfants des quartiers populaires soient « *livrés à eux-mêmes, la clef autour du cou* »¹⁰ et dénoncent l'irresponsabilité parentale de tels actes. Si Najet n'y voit « *pas de problèmes* », c'est qu'elle ne semble pas être « *consciente* » qu'elle devrait « *normalement* » (dans les deux sens du mot) y voir un problème. Laisser son enfant de 9 ans rentrer seul après l'école et le parascolaire à 18 heures pour se mettre devant la télévision avec un aliment à manger dont il se sert au frigo peut certes renvoyer à une nécessité incontournable pour une mère cheffe de famille monoparentale et se justifier par rapport à cette nécessité, mais reste néanmoins hautement problématique pour une grande majorité de contemporains, pour lesquels un usage non contrôlé de la télévision semble porter de nombreux risques.

Mais si l'on essaye de se mettre à sa place sans prendre un point de vue moralisateur souvent prédominant dans les couches moyennes des professions de l'humain, hautement « *sensibles* » en matière de protection de l'enfance face aux influences des médias, l'on peut parvenir à une attitude toute autre.

L'enfant rentre seul à la maison : c'est comme cela dans une situation comme la sienne. Là il allume la télévision et s'installe : il est en sécurité, ne souffre pas du fait d'être seul à attendre

¹⁰ Ce fait n'est pas géographiquement circonscrit : en Allemagne le mot « Schlüsselkinder » a commencé à circuler dès les années 1960 pour dénoncer les parents « irresponsables » qui ne seraient pas présents au moment où l'enfant rentre de l'école.

sa maman et est même heureux en regardant ses émissions préférées : pas de problèmes ! Les problèmes sont du côté de ceux qui « problématissent » un tel comportement, qui voient des problèmes là où Najet n'en voit pas !

Najet, elle, est habituée à allumer la télévision dès le matin, et à la regarder, une fois le « petit » couché, jusqu'à très tard le soir. Cette pratique semble à un tel point aller de soi qu'elle ne prend pas la précaution d'appréhender le regard critique du monde extérieur sur sa pratique éducative. Cette habitude de laisser le poste allumé durant toute la journée, propre aux classes populaires, vient de sa propre enfance et de son milieu familial d'origine. Najet raconte non sans fierté que ses parents faisaient partie des premières familles marocaines à avoir accès à la télévision en couleur. Elle se souvient que le poste était allumé en permanence: « *[il était tout le temps allumé], oui bien sûr...bien sûr. Tous les matins...des cassettes...* ». Le fait de mettre la télévision fort dans la maison permet donc à Najet de recréer l'ambiance familiale et la vie à laquelle elle est accoutumée depuis son enfance¹¹.

Mais ce n'est pas seulement sur le plan du rapport à la télévision que Najet se met en contradiction avec le « bon sens parental » de nos jours et ses normes tacites. Amir aime beaucoup jouer quand il rentre du parascolaire : pour lui, le jeu c'est avant tout jouer à des jeux vidéos, branchés sur la télévision au salon.

Question: il joue à quoi ?

Najet: ben, il a déjà la X-Box, le jeu de TV. (...) et parfois il joue parce qu'il a toujours besoin de changer sa tête, alors euh...il a la même cassette, moi je veux pas lui changer tout le temps de cassette...

Najet n'est pas du tout contre ce type de jeu, bien au contraire: elle n'hésite pas à lui promettre de lui acheter de nouveaux jeux vidéos en cas de bonnes notes scolaires: « *alors il a les mêmes cassettes, et il joue toujours les mêmes cassettes, je lui dis, si tu as une bonne note, je vais t'offrir une cassette [rires]* ». Najet utilise un moyen pédagogique très répandu : promettre des gratifications en cas de succès scolaires. Tout le monde connaît cela, mais il est moins évident d'annoncer comme gratification un type de cadeau qui pourrait figurer comme une sorte d'image repoussoir de la vertu pédagogique-même, à savoir un jeu de X-box.

Amir aime également jouer –mais plus rarement- aux légos et construire des maisons, des avions, des jeux qui lui ont été offerts pour son anniversaire. Ces jeux se font toujours devant l'écran.

Question: donc soit il joue aux légos, soit il joue à la X-Box, soit il regarde la TV...

Najet: la télévision, il est devant la télévision, il est en train de jouer les légos et en même temps la télé elle tourne.

Selon Najet, Amir aime entendre le bruit de la télé, où qu'il se trouve: « *même s'il est à la cuisine, il aime bien entendre le bruit de la télé au salon* ». Pour Amir, la télévision « *c'est le paradis* ». Une telle remarque pousse de nouveau à s'interroger autour de l'ethos éducatif de Najet : le nirwana produit par la télévision n'est pas perçu comme une chose ambivalente, sinon purement négative par rapport à une éthique ascétique du mérite, de la discipline, du renoncement, selon laquelle il faut doser pour ne pas nuire. La télévision est facile d'accès (sorte de luxe des humbles, la « reine du foyer » en vérité), pas chère, offre une présence et une ouverture sur le monde-voilà ! Najet se distingue « négativement » par rapport à une norme culturelle qui n'est pas la sienne et ne manifesterait qu'à une reprise une mauvaise conscience face à cette pratique (nous y reviendrons).

Najet dispose de toutes les technologies (décodeur) lui permettant à elle et à son fils de regarder de nombreuses chaînes, et notamment des chaînes arabes. Elle porte un jugement positif sur les émissions que regarde son fils, notamment Disney Chanel:

¹¹ Rappelons qu'elle a vécu avec 6 frères et sœurs.

Najet: il regarde disney chanel.

Question: il aime bien les dessins animés en fait...

Najet: C'est pas des dessins animés. C'est des jeunes qui font des...c'est une chaîne avec le décodeur, avec le câble digital. Alors ça, quand je mets, il va mettre une chaîne arabe et Disney Chanel. C'est pas mal, c'est pas mal comme chaîne.

Peut-on parler d'une « naïveté » de ceux qui ne voient pas de problèmes là ou d'autres en voient, ou faudrait-il parler d'une téléphobie chez ceux qui diabolisent et dramatisent ? Non : il faut juste rappeler la distance et la distinction sociales qui s'y reflètent ! Amir est heureux devant la télé, Najet est heureuse quand Amir est heureux. C'est le plaisir immédiat qui compte, ces petits plaisir de « rien du tout » qui ne coûtent pas cher, et non un rendement futur, à préparer de longue haleine pour lequel les renoncements et les sacrifices que l'on s'impose et impose à sa progéniture font sens et semblent valoir « la peine ». L'éthos ascétique qui se trouve en affinité élective avec l'aspiration d'ascension sociale caractéristique des couches moyennes n'est par l'affaire de tout le monde, ni à tout moment. Là où la probabilité d'ascension sociale est limitée, se saigner aux quatre veines risque de paraître comme gâchis.

Najet contrôle peu le temps passé par Amir devant la télévision. Il peut regarder l'écran sans qu'intervienne sa maman, et parfois il en abuse lorsqu'elle n'est pas encore rentrée à la maison, faisant ses devoirs devant l'écran: « *il le fait de temps en temps, oui, quand je suis pas là derrière, quand je le laisse faire.* »

La seule limite que Najet pose à son fils concernant la télévision, c'est d'aller au lit, après le repas, entre 21h et 21h30: « *oui, il regarde, il regarde. A part le soir où je lui dis maintenant tu vas au lit, il va au lit* ». A ce moment là, Najet se réserve le droit de prendre le relais et de regarder des séries et des films jusqu'au moment du coucher, entre 23 heures et minuit.

La télévision est un instant, -un long instant, de plaisir qu'accorde Najet à son fils; à aucun moment des deux entretiens, Najet n'exprime le besoin d'orienter ses émissions, ou de lui expliquer un film; son rapport à l'écran de télévision, propre aux membres des classes populaires, tout comme son rapport au parascolaire n'est pas un rapport pédagogique comme il peut l'être dans les classes moyennes.

Durant les weekends, Amir passe également beaucoup de temps devant la télévision et c'est là que Najet manifeste alors pour la première fois un sentiment ambivalent, consciente des normes légitimes en matière de consommation de télévision: une certaine « mauvaise conscience culturelle » semble la faire dire alors:

Najet: Il regarde...oui, oui, il regarde. (...) Le weekend, toute la journée samedi.

Question: il regarde la télévision ?

Najet: ah oui.

Question: il adore ça...il peut passer des heures à regarder la télévision...

Najet: Alors moi j'essaie un petit peu, à 16 heures, vers 15 heures, 16 heures on va...pour éviter un peu la télévision un peu, parce qu'autrement c'est tout le temps la télé...ça me fait mal au cœur. Alors on sort, on va au parc, on va n'importe où...

Najet contrôle alors le temps d'émission de son fils en éteignant le téléviseur et en sortant un moment dehors avec lui pour prendre l'air. Si une telle pratique est révélatrice d'une forme de mauvaise conscience de la part de Najet et rencontrerait l'accord d'un membre des classes moyennes, ce dernier adopterait probablement de suite une vision plus critique en se disant qu'il est étonnant qu'une maman se trouve contrainte de quitter son foyer avec son enfant pour limiter sa consommation de télévision au lieu de se servir de son autorité parentale : imposer des limites responsables.

Mais Najet parvient sans trop de difficultés à apaiser cette mauvaise conscience en discutant avec les mamans qu'elle rencontre à la sortie de l'école et qui sont ses voisines de quartier. Lorsque je cherche à savoir si cette pratique peu légitime ne pose pas des problèmes à l'enseignante de son fils, Najet me répond du tac au tac :

Najet: Non, non, elle [l'enseignante] m'a jamais parlé de la télé. Parce que je pense que tous les enfants de l'école c'est la même chose.

Question: c'est pareil ? Ils regardent les mêmes émissions ?

Najet: ils regardent les cartoons, ils regardent la télé, il y en a qui regardent jusqu'à 23 heures à regarder la télévision...j'ai parlé avec certaines mamans, elles m'ont dit "te fais pas de souci, ils sont tout le temps devant, les miens"...y a certains qui regardent très très tard la télé...

Najet trouve réconfortant de pouvoir citer des cas encore plus extrêmes qui font qu'elle se croit « dans les normes ». On peut penser que ce sentiment est le fruit d'un biais de sélectivité sociale qui fait qu'elle tombe sur des interlocutrices du même milieu, et donc du même style éducatif qu'elle-même¹². Le raisonnement utilisé par Najet est bien connu : légitimer une pratique ou une attitude en renvoyant à une « moyenne », à une normalité prétendue est réconfortant, mais guère en harmonie avec l'idée d'un jugement moral autonome guidé par des principes indépendants de l'opinion publique du moment. Argumenter de cette façon, au lieu de se référer à ses propres convictions et savoirs reflète peut-être aussi un manque d'assurance caractéristique de ceux qui n'ont pas une appréciation au-dessus-de tout soupçon de leur jugement subjectif et de sa légitimité.

La légitimation des pratiques sociales, comme nous le verrons à plusieurs reprises au cours de l'entretien avec Najet, ne vient pas d'une lecture de manuels ou de magazines pédagogiques mais de la comparaison avec les pratiques quotidiennes des gens proches d'elle (voisines, copines du quartiers : des gens comme elle) et de la force de l'habitude (dans sa famille on regardait beaucoup la télévision).

Seule la remise des carnets, surtout si les notes sont mauvaises, peut ébranler de telles certitudes et transformer sa mauvaise conscience culturelle latente et très retenue en sentiment de culpabilité: Najet reconnaît alors qu'elle est trop permissive avec son fils : « *il se lève tôt le mercredi [jour de congé], il regarde les dessins animés jusqu'à 11 heures-midi, après on va au karaté, après il revient, il allume la télé...c'est pas sa faute...c'est ma faute. Je le laisse faire ce qu'il a envie de faire.* »

C'est au moment où elle parle des contraintes scolaires que le sentiment de culpabilité se manifeste et devient révélateur d'une mauvaise conscience engendrée par le décalage entre sa pratique quotidienne et les normes éducatives dominantes représentées avec force par l'institution scolaire et son verdict. Malgré cela, elle ne remet pas pour autant en question ses habitudes, c'est-à-dire « laisser faire son fils ce qu'il a envie », le laisser profiter de la vie, à partir du moment où il rentre de l'école ou est en congé.

Les jeux avec Amir: défoulement et contact entre les corps

Quand je lui pose la question «*est-ce que tu joues avec lui, à certains jeux, est-ce que vous faites des jeux ensemble ?*», Najet répond positivement en déclarant « jouer parfois » avec son enfant, surtout le weekend, au lever du lit. Le mot « jeu » s'avère très vite polysémique et prend une allure très différente selon l'interlocuteur. Les jeux qu'elle privilégie avec Amir sont des jeux qui mettent en action et en scène les corps, ou mieux les sensations corporelles fortes produits par des jeux de contact, tels que les marques d'affection, les jeux de corps, les

¹² Rappelons que Najet habite un quartier populaire où l'école recrute une majorité d'enfants de milieux défavorisés.

massages, ou les chatouilles. Peut-être aurait-il fallu utiliser le mot « s'amuser » pour introduire par nos questions le domaine de pratiques visé, tandis que le mot « jeu » prend en général une connotation plus pédagogique quand il s'adresse à des activités que des adultes des classes moyennes entament avec des enfants de cet âge¹³.

Question: Et si maintenant si on regarde dans une semaine, pas seulement le...si on regarde le weekend aussi, est-ce que tu joues avec lui, à certains jeux, est-ce que vous faites des jeux ensemble ?

Najet: On joue, on joue parfois...

Question: Vous jouez à quoi en général comme jeu ?

Najet: il se jette sur moi, il me prend le cou, après il voulait prendre mon bras...ce genre de jeux...physiques.

Question: sur le contact plutôt.

Najet: le contact.

Question: ah c'est ça. Le weekend vous êtes plus sur les jeux de contact.

Najet: ouais, comme je dors le matin, un petit peu, il vient vers moi, je lui dis, « vas-y fais moi un massage, fais-moi »...après je le pose, je le chatouille, après...[rires] il adore ça.

Pour Najet le jeu est avant tout vu comme un moment de détente, où l'enfant et l'adulte se touchent, rient et prennent du bon temps. C'est de nouveau ce principe hédoniste des « petits plaisirs » spontanés et directs qui guide Najet dans sa relation avec son fils. Le jeu ne semble guère avoir la même vertu pédagogique dans les familles populaires que dans les familles des classes moyennes. D'ailleurs, Najet n'est pas familiarisée avec les jeux de société, qui sont valorisés et parfois conseillés par les enseignants dans le but d'apprendre aux enfants à respecter et à intérioriser les règles, d'apprendre à gagner et à perdre, à réfléchir:

Question: d'accord, il joue à d'autres jeux avec toi, ou c'est plutôt ces jeux-là en général ?

Najet: ces jeux-là, ces jeux-là.

Question: D'accord. Pas de jeux de sociétés, ou...

Najet: comme...?

Question: des jeux de société...

Najet: des cartes ?

Question: ouais, comme des cartes, le memory, ou d'autres jeux...

Najet: non, parce que moi je comprends pas beaucoup d'autres jeux.

On le voit dans cet extrait, la pratique du « jeu de société » n'est pas familier à Najet qui confond la notion de jeux de société avec celle des cartes, puis déclare ne pas comprendre ce type de jeux.

Mais si Najet ne semble pas systématiquement orienter les activités de son fils vers des buts pédagogiques et scolairement rentables, elle n'en attend pas moins de son fils qu'il réussisse à l'école et aille le plus loin possible, ce fait étant probablement lié à la migration de Najet qui espérait trouver en Europe des conditions de vie et de possibilités meilleures que dans son pays d'origine.

L'avenir professionnel d'Amir: des attentes réalistes

Lors de la conversation, Najet manifeste un désir prononcé que son fils réussisse à l'école: « *je veux qu'il réussisse, qu'il aura des bons points...parce que j'ai qu'un seul enfant, je veux qu'il soit vraiment bien dans son école* ». Pour elle la réussite passe par la poursuite des études « jusqu'à la fin ». Lorsque nous lui demandons de préciser, elle déclare « jusqu'à

¹³ cette séquence montre que les enquêtes à base de questionnaires peuvent facilement produire des artefacts en ramenant des réponses telles que « On joue des fois avec l'enfant », catégorie mélangeant « pommes et poires » en faisant abstraction des significations particulières que le mot introduit prend selon l'appartenance sociale de la personne interrogée.

l'université»¹⁴, et non par un apprentissage, car elle pense alors que son fils risque de se trouver sur une mauvaise pente et de « traîner » dans la rue.

Najet: j'aimerais qu'il continue, qu'il étudie jusqu'à la fin....

Question: c'est-à-dire ?

Najet: jusqu'à l'université. J'aimerais bien. Je veux pas qu'il fasse un apprentissage plus tard, j'aimerais qu'il continue plutôt les études. Quoiqu'il arrive, qu'il ait un bon certificat...qui colle, un diplôme, quoiqu'il arrive, qu'il trouve du travail ou pas....

Question: Et donc pour toi tu dis que c'est important tu dis qu'il ait pas un apprentissage, pourquoi ?

Najet: Non je veux pas qu'il ait un apprentissage, après les jeunes ils traînent, dans un apprentissage, ils arrêtent l'école ou bien ils continuent l'école aussi.

Pour Najet la réussite passe par un bon certificat, un diplôme « *qui colle* ».

Elle, qui se trouve loin de chez elle, d'un monde connu avec des règles de jeu plus ou moins bien maîtrisées, ne peut guère être une bonne coach pour son fils et tracer une trajectoire scolaire probable. Les catégories de pensée du monde scolaire (les filières avec les diplômes à la clef) du pays d'accueil lui reste largement étrangères et elle parle de « certificats » de « diplômes » ou de « continuer l'école » sans pouvoir en spécifier les enjeux. Elle reste assez floue sur l'avenir qu'elle imagine pour son fils, si ce n'est qu'il ait un « bon métier ». Elle répétera plusieurs fois son désir qu'il gagne bien sa vie et soit indépendant : « *qu'il a un bon avenir, qu'il a un bon métier, qu'il est un homme capable de vivre seul, qui gagne bien sa vie, c'est ça* ».

Si les ambitions pour son fils sont indéniables (l'obtention d'un diplôme, le refus de l'apprentissage), il n'en reste pas moins qu'elles restent relativement « modestes » et réalistes: ce qu'elle imagine pour lui c'est un métier où Amir puisse gagner bien sa vie et avoir un métier « stable » avec une certaine sécurité; le seul exemple concret de métier qu'elle désigne dans l'entretien est à ce sujet emblématique: fonctionnaire. « *Fonctionnaire, qu'il gagne bien sa vie, qu'il arrive à vivre voilà, c'est tout...Voilà. C'est ça qui est important* ». L'espérance que Najet articule après plusieurs détours semble réaliste (devenir fonctionnaire, une catégorie sociale vaste comportant traditionnellement des statuts et des revenus très modestes tels que « facteur » ou « cheminot » mais aussi des grands « administrateurs de l'Etat » et restant néanmoins jusqu'à nos jours l'image idéale d'une « situation » à vie empreinte d'un certain degré de respectabilité, un statut qui permet de se dire que l'on « est quelqu'un ») vu sa condition et les chances objectives qu'ont les classes populaires de s'élever dans la hiérarchie sociale. Tout se passe comme si les aspirations de Najet s'inscrivaient dans un champ des possibles restreints (un habitus qui lui fait dire que pour certaines professions prestigieuses « ce n'est pas pour des gens comme nous ») et étaient ajustées aux potentialités et aux réalisations objectives. En souhaitant pour son fils un métier de fonctionnaire, Najet semble vouloir pour son fils un avenir différent du sien et dévoile la hantise que peuvent avoir les classes populaires de la carrière négative (symbolisée par le fait de « traîner dans la rue » avec les risques de délinquance qui y sont associés) bien davantage qu'une stratégie d'embourgeoisement. Mais ce « modeste » espoir d'une ascension sociale pour son fils est remis en question à chaque fois qu'Amir se relâche scolairement parlant et ramène une mauvaise note à la maison. Elle n'hésite pas alors à brandir avec une certaine ironie la menace du métier manuel, qu'elle aimerait éviter à tout prix, comme en témoigne ses propos: « *s'il continue [à baisser ses notes] je le mets dans un garage, comme ça il apprend mécanicien. Il va apprendre un bon métier !* » Ce passage semble confirmer que les familles populaires, plus

¹⁴ Plusieurs auteurs soulignent que les souhaits exprimés par les parents de milieux populaires contiennent une part de rêve, ce qui est probablement le cas de Najet qui parle d'université, peut-être également parce qu'elle est en ma présence et qu'elle sait que je fréquente ce lieu. (lire notamment Terrail, J-P. (1984) « Familles ouvrières, école, destin social (1880-1980) » in *Revue française de sociologie*, XXV, pp.421-436 ou P. Bourdieu (1974) « avenir de classe et causalité du probable » in *Revue française de sociologie*, XV, pp.3-42.

que celles de conditions sociales plus privilégiées, se montrent plus facilement disposées à des stratégies dictées par un sentiment de fatalité et à orienter leurs enfants vers des métiers manuels en cas de difficultés, leur confiance dans l'école et son verdict semble s'effriter très vite face à un mauvais coup encaissé : « *bon, oui, mais j'ai plus de confiance, avant j'avais confiance mais comme il reçoit ça [parlant de l'examen où son fils a eu 7 points sur 36], j'ai pas de confiance...* »

Les devoirs: un moment toujours tendu

Ce désir d'ascension sociale qui se manifeste par un projet biographique vague sous forme d'acquisition d'un diplôme pousse Najet à s'investir dans la scolarité de son fils, en fonction des moyens culturels dont elle dispose et de ce qu'elle imagine de bon pour son fils, et lorsqu'elle est à la maison (on se souvient qu'elle travaille certains soirs lorsque son fils fait ses devoirs, parfois devant la télévision): En général, quand elle a le temps, elle le prend sur la table de la cuisine les mercredis matins, les samedi et dimanche matin pour le faire travailler: « *alors le mercredi c'est le jour des devoirs. Et puis le weekend, le samedi matin et le dimanche matin, tous les weekends on travaille...toujours, je le fatigue vraiment.* ».¹⁵ Avoir son fils près d'elle à la cuisine, lieu classique pour faire les devoirs dans les classes populaires, permet à Najet de vérifier qu'il ne soit pas distrait. Elle n'hésite pas à le contraindre aux tâches scolaires, parfois durant plusieurs heures dans le but de lui inculquer les savoirs nécessaires à sa réussite, surtout dans les matières où elle se sent à l'aise comme la conjugaison (les temps des verbes) ou les mathématiques (la table des multiplications). « *je le fatigue vraiment* » ; cette remarque récurrente semble exprimer sa façon de « mesurer » l'effort et ses résultats en l'absence relative de maîtrise sur le contenu et les compétences pédagogiques requises ; il y a là une allusion à l'idée traditionnelle de « labeurs » et un ethos de travail, qui prend la fatigue comme indicateur infaillible de l'effort.

Najet laisse en général son fils faire les devoirs, jetant un œil sur son travail, puis les corrige avec lui, en essayant de comprendre pourquoi il fait faux: « *je lui dis, pourquoi tu as écrit ça, pourquoi. Dis-moi ce que tu as compris là. J'essaie d'analyser un peu sa réponse.* »

Si dans les apprentissages par cœur des règles Najet se montre à l'aise dans l'entretien, multipliant les exemples d'exercices qu'elle lui fait faire en dehors des devoirs et participant par là à sa façon à des pratiques de sur-scolarisation, elle avoue avoir plus de peine sur la question de la résolution des problèmes mathématiques, les devoirs-jeux comme elle les appelle:

Najet: Bon faut réfléchir...ça demande beaucoup beaucoup, beaucoup de concentration. Beaucoup, beaucoup...il y a des devoirs que j'arrive pas à faire"

Question: c'est vrai ?

Najet: je peux pas...

Dans ce cas, Najet donne la réponse qu'elle pense être la bonne et laisse le soin à l'enseignante de corriger.

On le voit, le moment des devoirs est potentiellement un moment où Najet peut se sentir délégitimée par rapport à l'institution scolaire et son fils à la fois, lorsqu'elle n'arrive pas à

¹⁵ On ne peut s'empêcher d'avoir le sentiment que Najet exagère un peu en temps et en énergie le temps consacré aux devoirs. On se souvient de certains passages d'entretien où Najet déclare rester au lit longtemps le dimanche, ou laisser son fils regarder la télévision tout le matin le mercredi. C'est peut-être une façon de montrer la bonne volonté et d'être de bons élèves tous les deux face à un enquêteur, qui de surcroît appartient au cercle des proches. Peut-être l'investissement dans les devoirs dépend-il aussi de semaine en semaine, au gré des épreuves, un weekend pouvant être chargé en devoirs, un autre moins.

faire tel ou tel exercice. J'ai eu l'occasion de me rendre compte du regard disqualifiant porté par son fils qui portait atteinte à son identité, lors d'un devoir où elle m'a demandé de prendre parti sur un désaccord entre elle et son fils à propos d'une réponse à donner, concernant une question de grammaire (concernant les groupes verts, jaunes et rouge). Je lui donne ma réponse qui va dans le sens de ce que pense son fils. Tout de suite, il réagit sur le ton du reproche : *« tu vois, je t'avais dit, tu comprends rien » !*

De plus, les méthodes qu'elle emploie pour apprendre ne sont pas les mêmes que celles employées par l'enseignante, ce qui crée de la confusion pour son fils. L'enseignante lui conseille de prendre une répétitrice, ce qu'elle accepte, considérant que l'enseignante a d'avantage de connaissances qu'elle sur ce sujet: *« elle [l'enseignante] voulait qu'il suive les méthodes de la classe (...) elle m'a dit, il faut avoir une répétitrice, une jeune fille qui vient... donc elle sait mieux que moi ».*

Najet semble avoir intériorisé une certaine illégitimité par rapport à la question des devoirs, reconnaissant son incompetence *« donc elle sait mieux que moi »*. De plus, les méthodes qu'elle emploie et qui sont dures – fatiguer son enfant, lui inculquer les savoirs, être derrière lui- sont opposées à ce qu'attendent les enseignants qui privilégient davantage l'autonomie dans le travail et la notion de « plaisir ». Raison pour laquelle l'enseignante conseille à Najet également de lui laisser davantage d'autonomie: *« Parce qu'au début de l'année je lui ai raconté que je travaillais beaucoup avec lui, je voulais travailler avec lui sur ces difficultés quotidiennes, tout ça et on a discuté, on a beaucoup discuté, je lui ai dit que j'ai pas beaucoup de temps pour moi, elle m'a dit, il faut prendre un petit peu de recul parce qu'Amir [brouhaha] il faut prendre un peu de recul alors j'ai laissé aller... ».*

Que cela soit par la méthode du drill (en faisant réciter) ou par l'incitation à l'effort, Najet est loin des formes de soutien davantage attendus par les enseignants qui insistent beaucoup sur l'importance accordée au raisonnement, à la créativité et à l'imagination. Les nouvelles pédagogies, mises en œuvre par les avant-gardes intellectuelles issues des nouvelles classes moyennes paraissent donc largement opaques aux yeux de Najet.

Najet semble osciller alors entre la délégation des tâches d'encadrement scolaire qu'on lui conseille, et un interventionnisme poussé (surinvestissement), et tend au bout de quelques mois à reprendre ses vieilles habitudes de soutien plus poussé: *« alors je l'ai laissé et il a fait ce qu'il voulait, et puis j'ai dit, maintenant je vais pas prendre de recul, je vais vraiment... »* Ces différentes hésitations, quand à la bonne posture à adopter face aux devoirs laissent à penser que Najet manque d'aisance par rapport à la scolarité de son fils et par rapport à la culture scolaire, un manque qui n'est probablement pas étranger au parcours scolaire atypique/chaotique passé de Najet.

La question des lectures, comme celle des devoirs, semble régie par l'obligation. Najet croit devoir toujours contraindre son fils à s'activer et à passer son temps de façon rentable sur un plan scolaire pour empêcher qu'il ne profite et ne passe trop de temps devant la télévision:

« Il profite de...si je le laisse aller, il profite aussi. C'est pas pour ça qu'il va prendre un livre, le lire tout seul...il faut toujours le pousser, toujours, toujours...toujours le pousser. Si je le laisse aller, il profite, il regarde la télé, il joue, il a pas de souci à prendre une histoire ou quelque chose...il faut toujours le pousser, maintenant tu vas écrire, tu vas lire cette page.....Allez ! ».

Amir semble peu disposé à prendre un livre de lui-même. La lecture n'est pas son fort. *« Lui il lit pas, tout ce qui l'intéresse c'est la télévision »*. Les moments où Amir lit passent par la contrainte et l'obligation proférée par Najet et ne sont pas liés à la notion de « plaisir »: *« il aime pas trop lire...ouais. C'est moi qui l'oblige à lire des histoires »*. Najet ne le dit pas clairement dans l'entretien, mais il semble qu'elle soit peu familiarisée avec la pratique de la lecture : de nombreux signes en témoignent; elle dit lire, mais des romans de niveau facile :

« *je lis en français, en français facile* » ; elle déclare également ne pas lire des histoires à Amir, mais plutôt lui en raconter: « *ouais je lui raconte ce que je connais* ». Quand je lui demande si lorsque Amir était plus jeune elle prenait un livre des fois et lui lisait elle répond: « *non, non j'ai jamais fait ça* ». De même, à aucun moment de l'entretien, elle ne parle d'amener son fils à la bibliothèque. L'univers du livre lui est donc partiellement étranger, bien qu'elle insiste beaucoup dans l'entretien sur le fait qu'elle lui achète des livres, qu'il a du matériel à lire « *il a un grand livre plein d'histoires, plein, plein plein de choses, c'est rare quand il regarde dedans....viens voir...il a tout ce qu'il lui faut* ». Pourtant, ceci ne semble pas suffisant, plusieurs études sociologiques ayant montré que l'acquisition de la lecture était liée à des formes de transmissions intergénérationnelles directes.

Une éducation stricte basée sur les punitions : « Moi je suis quand même dure avec Amir, hein ! »

Le moment de la remise du carnet représente l'heure de vérité pour Amir et Najet. Amir sait que si les notes sont insuffisantes, Najet va le punir. Il arrive de l'école très anxieux: « *Il avait très très peur, il était terrifié, il avait très très peur de moi...parce qu'il sait que je vais dire "tu auras plus de télé, tu auras plus de ça, plus de cadeau, plus de jeux, je te sors plus, tu restes à la maison" alors donc il est arrivé une fois avec des yeux comme ça avec des yeux gonflés, il a pleuré dans la classe* ». La panoplie des sanctions utilisée par Najet est vaste mais ne connaît qu'un seul registre et une philosophie pédagogique unique: menaces, privations matérielles, châtiments corporels, insultes, tandis que les remèdes pratiques proprement pédagogiques pour renverser une situation dont souffrent tous les deux font défaut. Le recours à la discussion et un diagnostic systématique pour comprendre d'où viennent les difficultés, ou à des sanctions par la «mauvaise conscience» inculqués par des rappels à l'ordre subtils tels que des regards et des gestes qui en disent long, pratiques courantes davantage privilégiées au sein des classes moyennes rompues à l'art de la négociation n'est mentionné à aucun moment de l'entretien. Toutes les sanctions paraissent bonnes pour le contraindre à changer de comportement et à travailler davantage. Najet associe aux mauvais carnets un manque d'effort de la part de son fils. « *Il fait pas assez d'effort, c'est ça !* » De nouveau, cette insistance sur l'effort, est à mettre en lien avec le type de travail que fait Najet, le travail manuel faisant de l'effort une mesure appropriée pour mesurer le mérite et les chances de réussite.

Najet reconnaît « être dure » avec son fils, les mots qu'elle emploie à son égard ne sont pas retenus, elle va droit au but, sans euphémisation: « *Moi je suis dure, on a une autre mentalité... « T'es une bourrique », « t'es rien », « t'arrives pas », « je fais tout pour toi », « toi qu'est-ce que tu fais ? »... »*. Najet associe à la culture arabe et à ses traditions l'habitude qu'elle a d'utiliser les sanctions verbales qu'elle adresse à son fils. Les mots qu'elle emploie, et qui scandaliseraient certainement pas mal de professionnels de l'éducation contemporains tels que les enseignants qui semblent toujours chercher à valoriser leurs élèves, à la manière de coachs visant à remonter le moral et à inculquer confiance en soi, sa stratégie de « réveiller » son fils en le secouant fortement se donne comme une caricature de la pédagogie dite « noire » : « *tu arrives pas, tu es nul, t'as pas une tête, tu as une courge dans...qu'est-ce qui t'arrive !* » Najet n'hésite pas à recourir aux châtiments physiques en cas de besoin: « *quand il m'énerve, je lui donne hein [une tape]!* » Selon ses dires « *il a peur, donc il travaille encore mieux* ».

En même temps, Najet se montre ambivalente par rapport aux châtiments corporels qu'elle emploie à l'encontre de son enfant assez fréquemment.

D'un côté elle tend à considérer qu'il est normal de recourir à ce procédé, utilisé couramment dans son pays le Maroc et employé dans son milieu familial par sa mère (« *on a une autre mentalité...nous on est un peu dur, mes parents sont un peu durs...ma mère me pinçait sous*

les bras »). Ses actes ont un impact, puisqu'Amir en général change de comportement. De plus il est habitué aux sanctions: « *Lui il a l'habitude de moi, il me connaît, alors maintenant je l'insulte, je le tape, il a l'habitude quoi. Il connaît, parce que c'est pas, c'est pas quelque chose qui le choque ou bien...il a l'habitude, il a l'habitude. Il est complètement habitué* ». Ce que Najet nous raconte en guise de justification et de dédramatisation de cette pratique éducative risquerait à son tour de paraître encore plus scandaleux dans les oreilles d'une maman-typé de classes moyennes, étant donné que leur inscription dans les habitudes y représenterait plutôt un mauvais signe.

D'un autre côté, consciente de l'écart entre ses normes dominantes en matière d'éducation et de ses propres pratiques, elle a tendance à se sentir coupable après avoir corrigé son fils, regrette et tente de se racheter:

Najet: C'est une autre habitude, mais je dis, attends je réfléchis, je me dis, « attends, c'est pas un comportement, ça c'est pas une éducation je dis, je suis pas bien moi aussi, faut pas que je me comporte comme ça, il faut discuter, il faut voir d'où vient le problème, il faut dire les choses encore plus...pourquoi je m'énerve, pourquoi je commence à...l'insulter, tout ça ».....Mais c'est plus fort que moi.

Question: *Donc ça veut dire que des fois tu te sens mal, après avoir fait...*

Najet: Oui je me sens mal...

Question: *Tu dis, pourquoi j'ai fait ça au fait...*

Najet: Pourquoi j'ai fait ça....après je l'embrasse, excuse-moi chéri...j'étais dure avec toi, mais toi aussi tu dois faire un effort pour faire plaisir à maman.

La pédagogie éducative de Najet qui ressemble à une forme de «douche écossaise » est basée essentiellement sur des impulsions affectives spontanées. L'on y tombe d'un extrême à l'autre en peu de temps, comportement peu en harmonie avec les théories psychologiques et pédagogiques courantes basée sur la maîtrise des pulsions et sur la raison.

Cette reconnaissance des normes dominantes n'empêche pas Najet de recourir aux méthodes qu'elle a intériorisées depuis son plus jeune âge et qui sont ancrées au plus profond de son habitus sous la forme « c'est plus fort que moi »; qu'elle le veuille ou non, c'est plus fort qu'elle. Elle répétera plusieurs fois cette expression au cours de l'entretien, pour bien marquer la seconde nature qui l'habite: « *Et je dis, "cette fois-ci je le frappe pas, quoiqu'il arrive" mais je te dis, c'est plus fort que moi. Y a ma main qui va tout de suite, elle est plus rapide* ». Pour elle, l'éducation des enfants ne passe pas par tout un savoir d'ordre psychologique, comme c'est en général le cas dans les classes moyennes ; pas de chichi : « *pour moi c'est simple les enfants, c'est simple les enfants...* » .

A une époque où l'âme enfantine est représentée comme un univers complexe, fragile et plein de faces cachés, une telle vision de la psychologie d'enfant témoigne d'une non-contemporanéité assez marquée. Najet vit encore dans le monde traditionnel qu'elle a dû quitter et dont les habitudes mentales et pratiques lui restent encore fortement incorporées. Elle fait confiance à son instinct et à l'éducation qu'elle a elle-même reçue, plus qu'aux magazines qu'elle feuillette de temps en temps sans appliquer les conseils qu'elle lit:

Najet: moi je lis parfois, ouais.

Question: *tu lis quoi ?*

Najet: je lis quand j'étais enceinte, comment il faut se comporter avec un enfant, la psychologie, comment il faut parler, comment... mais tout ça je lis, bon mais je vis normalement avec Amir, je fais ce que je fais, je pratique pas vraiment ce que j'ai regardé dans les livres...

Question: *tu fais ça un peu....pour donner une idée...*

Najet: Ça vient de moi, oui je lis pour prendre une idée c'est tout.

Il y a donc deux sphères clairement séparées pour Najet : d'un côté ce que l'on lit sur ce qu'il « faut » faire, de l'autre ce qu'elle pratique parce que cela vient « d'elle-même » et de ce

qu'elle vit « normalement ». Le recours à la correction physique ne nécessite pas forcément un discours ou une prise de parole dans le but d'expliquer le pourquoi de la sanction:

Question: quand tu lui donnes une....euh...

Najet: une claque...

Question: une claque ouais, tu lui expliques pourquoi tu lui as a donné ?

Najet: il sait, il sait.

Question: donc t'as pas besoin de lui expliquer ?

Najet: non.

On le voit, les conceptions éducatives de Najet sont à l'opposé de la négociation et de la discussion. Ici, pas de discours argumentatif visant à faire comprendre à son enfant « le pourquoi du comment » de telle règle dans le but de la lui faire intérioriser. Ce que Najet semble exprimer à travers sa façon d'éduquer est une conception traditionnelle de l'enfant qui se doit avant tout d'obéir à ses parents, sans discuter. Dans cette vision des choses où les rôles sont statutairement différenciés, il y a un ordre normatif et des règles de jeu et une transgression de ces règles se trouve sanctionné logiquement, sinon mécaniquement, ne nécessitant pas de clarifications ni justifications.

Question: qu'est-ce que pour toi un enfant, quelles sont ces principales qualités, qu'est ce qui fait un bon enfant, pour toi, c'est quoi ces qualités principales ?

Najet: Un enfant qui obéit, qui écoute les conseils des parents, qui se comporte bien dans la classe, avec les amis, avec les copains, qui lui apprend pas des choses, un enfant bien élevé.

Les conceptions éducatives de Najet semblent donc osciller entre une forme d'hédonisme très terre à terre qui la pousse à laisser profiter son fils des petits plaisirs quotidiens, et des rappels à l'ordre sans détours et sans prendre des gants en cas de désobéissances.

2. L'école: un monde étranger et étrange

Lorsqu'elle parle de l'école et des enseignantes, Najet se montre ambivalente. D'un côté elle reconnaît la légitimité des enseignantes qui ont des connaissances et savent ce qu'il faut faire pour instruire les élèves, se considérant elle-même illégitime dans ce domaine par moments (on se souvient de ses mots: « *donc, elle sait mieux que moi !* »), elle écoute alors leurs conseils; d'un autre, elle se méfie de ce monde qui s'apparente pour elle à bien des égards comme un monde « autre », « étranger » voire étrange, dont elle ne comprend pas toujours ni le fonctionnement ni les méthodes, ni les jugements négatifs sur son enfant qui la délégitime en tant que « bonne mère ». Il s'agit de voir comment Najet appréhende ce monde « autre », comment elle en parle.

Des enseignants perçus comme peu efficaces

Tout d'abord, Najet se montre assez sévère par rapport au travail des enseignantes. Elle les considère comme assez peu efficaces: souvent malades, aidant toujours les meilleurs élèves au lieu de se concentrer sur les élèves qui ont davantage de difficultés comme son fils, considéré par les enseignantes comme « trop lent ». Najet n'apprécie pas l'enseignante de son fils actuel qui est « *asthmatique et toujours absente* ». Les remplaçantes ne trouvent pas non plus grâce à ses yeux, parce qu'elles ne les font pas beaucoup travailler: « *Les remplaçantes elles sont plutôt là pour trouver les enfants, parce qu'ils font pas grand chose hein !* »

Au-delà du jugement sur les compétences des enseignants, Najet ne comprend globalement pas bien le fonctionnement de l'institution qui reste opaque à ses yeux: selon, elle les enseignantes ne donnent pas assez de devoirs et évaluent les élèves sur un mode peu

compréhensible, le tout lui semble trop mou, trop peu conséquent et incompatibles avec ses propres valeurs éducatives.

Un regret, l'école ne donne pas assez de devoirs : « Pendant les vacances ils ont rien du tout »

Najet se souvient de l'école qu'elle a fréquentée et c'est à l'aune de ce souvenir qu'elle porte un jugement souvent critique envers le monde scolaire ; sur la question des devoirs tout d'abord, Najet se souvient d'une école où les enseignants donnaient des devoirs tous les soirs aux élèves, des devoirs qui étaient consignés dans des cahiers d'exercices à faire : « *Oui. Il y avait que des exercices, des cahiers, des cahiers, des exercices.* ». L'apprentissage se faisait par la répétition des exercices, essentiellement. C'est avec regret que Najet constate que l'école a changé et qu'elle ne donne plus tant de devoirs, et pas avec le support des cahiers d'exercices (Amir ramène des pages volantes à la maison). Ce qui frappe avant tout Najet c'est que les enseignants ne donnent pas de devoirs aux élèves durant les vacances : « *Si, ils donnent pas des devoirs pendant les vacances, ils donnent pas (...) pendant les vacances ils ont rien du tout !* » Pour palier à ce manque, Najet n'hésite pas à acheter de sa propre initiative des cahiers français et de les donner à son fils à faire pendant les vacances, pratique qui est parfois délégitimée par les enseignantes qui préfèrent que les élèves se reposent durant les vacances et commencent la nouvelle année scolaires reposés, motivés et très concentrés.

Najet : Si, nous on travaille pendant les vacances....on travaille entre nous, je lui pose des questions, conjugaison des verbes...

Question : Tu peux faire des cahiers d'exercices....?

Najet : Bien sûr ! J'ai beaucoup de livres d'exercices...

Les convictions et les pratiques éducatives de Najet se trouvent donc en net décalage avec celles de l'école. On n'y fait plus bosser les enfants, il n'y a pas assez d'efforts réclamés et avec cela, les enfants n'ont plus le goût de l'autorité et de la discipline. Najet ne comprend pas ce monde où la vocation-même de l'école, l'inculcation des vertus de base, à savoir obéissance, discipline, goût de l'effort etc., semble désavouée. Si l'école donne de mauvaises notes à son fils, Najet, quant à elle, donne de mauvaises notes à l'école et ses instituteurs et ne se met donc pas en situation de soumission fataliste en prenant sur elle-même le verdict de cette institution si puissante et souvent brutale sous le masque ludique et bienveillant qu'elle porte. Najet nous fait part de ses ressentiments peu cachés qui expriment à leur façon des souffrances et malaises allant de pair avec son sentiment d'impuissance face à un système qui classe, casse et place et qui semble avoir un mainmise massive sur l'avenir de son garçon. Ce qu'elle nous offre comme regard sur sa façon de voir l'école et ses rouages nous donne à penser qu'elle se voit en situation de « défense », dos contre le mur, contre une logique peu bienveillante, au lieu de pouvoir prendre en main de façon constructive et positive l'avenir de son enfant.

Des évaluations sans notes à la tête du client ? « Elle peut raconter ce qu'elle veut, hein ! »

Si la question des devoirs interroge Najet qui y répond en donnant des exercices à son fils durant les vacances, la question de l'absence des notes durant les premières années scolaire pose également problème. Habitée à être sanctionnée par des notes durant sa scolarité lorsqu'elle était étudiante, Najet a bien de la peine à comprendre que le système scolaire basé sur les « nouvelles pédagogies » puisse fonctionner sans notes, ce jusqu'en troisième année¹⁶.

¹⁶ Suite à cet entretien, une votation cantonale portant sur le retour des notes et des moyennes, initiée par l'association ARLE a été acceptée par le peuple genevois (septembre 2006).

Elle s'interroge à ce sujet lors de la réunion des parents sans oser demander à l'enseignante pourquoi l'école a changé, peut-être par timidité, par peur de mal parler français et probablement aussi parce qu'elle ne se sent pas autorisée ni légitime à prendre la parole et à s'adresser à l'enseignante:

Najet : Bizarre. Comment ils peuvent réussir, comment ils peuvent de 2ème en 3ème, comment ils peuvent monter, juste parce qu'on parle de qu'il est pas très bien, de qu'il est bien, mais c'est quoi les notes, c'est quoi ? Y a pas de notes...Même la femme elle a demandé [à la réunion de parents] c'est quoi les notes, j'ai dit je sais pas parce qu'ils donnent pas de notes. J'ai dit c'est quoi cette histoire, y a pas de notes ! c'est bizarre pour moi.

Question : Et ils t'ont expliqué....

Najet : Non j'ai pas demandé.

Question : Ah, t'as pas demandé, mais t'as trouvé bizarre.

Najet : Je trouve bizarre.

Pour Najet, les notes sont garantes d'un système juste, objectif qui juge les élèves selon leur mérite, ce qui est important à ses yeux : « *Moi je trouve bien les notes, ce qu'il mérite, ce qu'il arrive à prouver.* »

Najet semble avoir une confiance aveugle dans l'objectivité et le bien-fondé d'une mesure, dont le caractère souvent aléatoire et arbitraire est régulièrement dénoncé par les avant-gardes des experts en pédagogie qui se constituent en élites. Tout se passe comme si les notes permettaient à Najet de se rassurer sur le niveau atteint par son fils, ce d'autant plus qu'elle n'a elle-même pas d'acquis scolaires suffisants pour apprécier l'évolution des connaissances et la maîtrise des savoirs scolaires. Sans notes, Najet ne fait pas confiance à l'enseignante dans son évaluation :

Najet : Même la maîtresse a dit qu'il a des difficultés, il a des bonnes moyennes, il a des bonnes notes, alors la maîtresse je la crois pas.

Question : Ah, donc tu crois pas la maîtresse, quand il....

Najet : Il faut qu' Amir il me prouve qu'il a une bonne note, la maîtresse quand elle dit qu'il arrive pas, qu'il a des difficultés, ou ci ou ça...je ne la crois pas. Elle peut raconter ce qu'elle veut...hein.

On le voit, tant sur la question des devoirs que sur celle des évaluations, Najet prend pour référence l'école qu'elle a elle-même fréquentée, une pratique pédagogique qui s'est successivement inscrite « corps et âme » dans sa façon d'être au monde et par rapport à laquelle elle a du mal à prendre ses distances. Elle semble être ainsi en retard par rapport à l'évolution et les modifications qu'a connues le système d'évaluation, retard caractéristique de la condition des classes populaires. En même temps, ses jugements reflètent une méfiance assez répandue dans les milieux populaires face à l'institution scolaire, son jugement et un certain arbitraire dans sa sélectivité : faire des notes selon la tête du client semble retraduire chez elle de façon sous-jacente l'idée, que les petits gens comme elle, ne savent pas s'y prendre avec les institutrices comme le font des dames mieux placées pour cela.

Des rencontres avec les enseignants au hasard dans la rue

Peu familière avec le système éducatif en vigueur, Najet vit son rapport à l'école et aux enseignants sur le mode d'une certaine distance physique : elle attend les convocations des enseignants pour se rendre à l'école ou profite de l'occasion d'une rencontre au hasard dans la rue pour demander des nouvelles de son fils. Ce type d'attitude est souvent peu valorisé par les enseignants eux-mêmes qui attendent des parents qu'ils prennent l'initiative de prendre rendez-vous pour faire le point sur leur enfant.

Najet pense au contraire que c'est l'enseignante qui doit prendre une telle initiative, lorsqu'elle le juge important. Même si elle ne le dit pas durant l'entretien, on peut penser qu'elle ne se considère pas la légitimité, ni la compétence pour déterminer quel est le moment

opportun pour demander un entretien individuel. On peut également penser qu'elle ne se sent pas à l'aise lors des entretiens avec les enseignants parce qu'elle ne s'exprime pas selon les codes linguistiques adéquats; on peut encore faire l'hypothèse que cette réticence constitue une stratégie d'évitement qui est due ou renforcée par la peur de se sentir jugée et délégitimée lors des contacts avec les enseignants, lorsque celles-ci portent un jugement scolaire sur son fils (nous reviendrons sur chacun de ces points dans les pages qui suivent) : pourquoi se mettre volontairement dans une situation ressentie comme désagréable au risque de réveiller de mauvais esprits et de rentrer avec de mauvaises nouvelles concernant les performances scolaires de son fils. Par-contre, Najet saisit l'opportunité de demander à l'enseignante de faire un point sur son fils, quand elle la rencontre dans la rue au hasard, tout en sentant bien que cette pratique n'est pas légitime, parce que l'enseignante se sent mal à l'aise :

Question : Toi ça peut t'arriver aussi de lui demander un rendez-vous à l'enseignante ou pas tellement ?

Najet : Non c'est elles qui nous convoquent....

Question : Mais toi tu demandes pas en général....

Najet : Non.

Question : Si tu la croises dans la rue tu demandes mais....

Najet : Voilà.

Question : Mais tu vas pas forcément....

Najet : Même si elle aime pas parler dans la rue pour la...elle aime pas, elle aime pas. Je sens qu'elle aime pas mais elle me dit en général comment ça se passe...

La résistance au stigmat: méfiance et défiance par rapport aux jugements « professoraux ».

Au-delà de son incompréhension du système scolaire genevois et des doutes qu'elle peut avoir par rapport à l'efficacité des enseignantes, Najet semble vivre des petits conflits larvés avec ces dernières, au sujet des jugements professoraux qu'elles portent sur son fils : elle considère globalement que les institutrices exagèrent les problèmes qu'elles décèlent chez son enfant. Que cela soit lié aux questions scolaires ou encore au comportement de son fils, Najet s'oppose à chaque fois au jugement professoral et aux diagnostics de ceux qui ont le monopole de définition légitime du niveau et par là aussi de l'avenir scolaire des élèves.

L'enseignante considère par exemple qu'Amir fait le clown en classe, dérange ses camarades et en informe Najet, déclarant qu'il est hyperactif et aurait besoin d'un soutien d'un spécialiste. Najet semble réfuter ce diagnostic, parlant d'un enfant « *un peu actif* »; elle se base sur son expérience de vie lorsqu'elle déclare qu'elle même étant jeune, elle avait un comportement en classe bien plus difficile que son fils et que jamais les enseignants n'avaient considéré qu'elle devait aller chez un spécialiste.

Najet : Oui...je remarque une chose c'est un enfant qui est un peu, actif....comment on dit, hyperactif alors pour eux tout de suite il faut aller voir un psychologue, parce qu'il est hyperactif...tout de suite il faut aller voir un psychologue.

Question : Mais toi qu'est-ce que t'en penses toi ?

Question : Mais non, non, non, on était encore plus méchant qu'Amir, mon frère il était encore l'enfer...jamais ils ont dit d'aller voir un psychologue et caetera...

A nouveau, ce qui légitime ses pratiques ou perceptions du monde ce ne sont pas les jugements des spécialistes qui disposent de connaissances scientifiques, toujours jugées un peu douteuses, au regard de son expérience de vie passée. De même, lorsque l'enseignante déclare que son fils a des difficultés scolaires, étant peu concentré et ne sachant pas ce qu'il écrit, Najet considère que les enseignants exagèrent le problème, et en font tout un plat, et ne leur fait pas confiance ; à nouveau, elle s'appuie sur son jugement de mère qui soutient son fils dans ses devoirs pour réfuter le jugement de l'enseignante :

Najet : Par rapport, qu'il arrive pas dans un examen, que la maîtresse elle a mis dans le carnet « il fait le clown » par exemple. Elle c'est un grand problème. Moi comme je le dis avant, c'est pas un problème. Alors je me fais du souci, est-ce qu'il va réussir dans l'examen, des problèmes de concentration de nouveau, je me pose la question quand même.

Question : Mais est-ce que tu fais confiance aux enseignants en général ou pas...

Najet : Pas du tout, pas du tout. Parce que je vois Amir comment il se comporte à la maison, comment il travaille à la maison et je dis « c'est pas possible » parce qu'au début de l'année elle m'a dit « il a beaucoup de difficultés » mais pour moi non. Pour moi il a pas de difficultés, pour moi il est normal, peut-être il est un petit peu déconcentré un petit peu, mais quand on travaille à la maison, il a pas de difficultés, comme dit la maîtresse. elle grandit les problèmes, elle a exagéré....

Puis plus loin :

Najet : Euh, non, je suis pas tellement contente [toujours au sujet des enseignantes]. Mais y a des choses positives, et pour les choses négatives, j'essaie de dominer moi Amir. Comme je t'ai dit, elle m'a dit qu'il a beaucoup de difficultés, alors on essaie, j'essaie à la maison de lui foutre des exercices, alors voilà, il arrive....qu'est-ce qu'elle raconte cette maîtresse ? Mais je dis pas à Amir que je suis pas contente avec la maîtresse, je lui dis rien, j'insiste pas....Moi je l'examine, je l'interroge, pour moi ça va quoi.

Même si Najet n'est pas explicite à ce sujet, on peut faire l'hypothèse que le jugement porté sur son enfant est également un jugement implicitement porté sur elle, sur ses méthodes éducatives et ses compétences parentales. Se sentant directement ou indirectement jugée par les enseignantes qui portent sur son fils un regard « stigmatisant », Najet délégitime leur diagnostic, déclarant que son enfant est « normal », tout en se faisant du souci pour lui, ce qui montre bien à quel point les enseignants, considérés comme des spécialistes et experts des questions d'éducation, ont un monopole de définition des problèmes scolaires des élèves.

Najet : Ah, elles sont très...elles font grandir un problème comme ça....il devient comme ça [faisant un geste ample] pour eux...

Question : C'est vrai ?

Ah, oui, oui. Elles savent bien parler hein !

Question : C'est à dire ?

Elles grandissent le problème. C'est pas un problème mais il devient vraiment, vraiment un problème pour elles....Et pour moi aussi...

Najet manifeste son désaccord par rapport aux enseignants qui ont le capital linguistique qui leur permet d'être en position de force dans leurs échanges avec elle : implicitement jugée, en position de faiblesse, ne disposant pas de belles formules de langage, comme en témoigne la phrase « elles savent bien parler hein ! », Najet résiste au stigmate avec ses moyens à elle, en qualifiant les enseignantes tour à tour de « mielleuses », « pleurnicheuses », et imitant leur discours empreint d'exagération « gngagnagna », « attention, c'est pas normal, nanani nanana..... » pour le délégitimer :

Question : T'as l'impression que les enseignants ils sont très....

Najet : Ouh làlà...ils sont très mielleux..

Question : Quoi ?

Najet : Comment on dit, mielleux ?

Question : ça veut dire quoi pour toi ?

Najet : gnagnagna.....

Question : Ah, elles cherchent toujours des....

Najet : Ouais, ouais, ouais. Des pleurnicheuses...

Dans son désaccord qui oppose Najet à l'enseignante, on peut penser que l'enseignante considère que l'enfant a un comportement symptomatique d'une défaillance parentale, cherchant à orienter Najet chez un psychologue pour déterminer les causes des difficultés de son fils, tandis que Najet considère son fils comme normal, encore « petit » à qui il faut laisser du temps et un « peu de liberté » :

Najet: Elle me dit « ça va peut-être devenir un clown un jour mais elle m'a dit, toujours toujours toujours c'est pas bien non plus. Il faut qu'il choisisse vraiment les bons moments, j'ai dit « il est petit, il peut pas choisir les bons moments » [rires].

Et aussi:

Najet : Le clown, le problème de clown...pour moi c'est rien du tout.....pourquoi, parce que j'ai posé la question à Amir « pourquoi tu fais le clown » il m'a dit « ça me fait plaisir de faire rigoler les autres... » voilà. C'est sa réponse.

Question : Ben je peux comprendre. Il a des bonnes notes...

Najet : Voilà. C'est ce qui m'intéresse, qu'il travaille bien en classe. S'il fait le clown, c'est...il faut lui laisser un peu de liberté aussi.

On ne peut s'empêcher de penser qu'une partie du désaccord tient peut-être aussi aux perceptions contrastées qu'ont les différentes classes sociales de ce que doit être un enfant: alors que dans les classes supérieures l'enfant est vite considéré comme un petit adulte responsable, l'enfant dans les classes inférieures est davantage considéré comme un petit être bien distinct de l'adulte par l'esprit, un petit innocent irresponsable parce que libre encore de ces contraintes multiples qui pèsent sur la vie des adultes.

« Bonne volonté culturelle » et collaboration avec le psychologue sans grand enthousiasme

Le ressentiment teinté de méfiance que Najet a par rapport aux enseignantes ne l'empêche pas d'entrer dans un rapport de collaboration minimale avec elles. De toute façon, ces dernières ont les bras plus longs et face à leur discours savant elle se trouve largement désarmée. Il ne lui reste qu'à développer ses stratégies éducatives à elle dans ses quatre murs pour se convaincre que ce sont bien ses propres principes pédagogiques qui marchent le mieux. Si elle ne mâche pas ses mots quand il s'agit de critiquer son fils quand il ramène de mauvaises notes, un jugement critique venant des enseignants lui est nettement plus difficile à accepter : c'est son enfant, elle le connaît mieux que quiconque et elle y va avec son bon sens et son instinct de mère quand des problèmes se posent. Partant de l'idée que l'école ne remplit pas ses fonctions essentielles et que les enseignants s'y perdent dans des exercices peu compréhensibles au lieu de faire le boulot de prof et d'apprendre aux enfants le goût de la discipline et du travail bien fait, de leur apprendre à compter et à lire en les faisant travailler. Mais, se sentant incompétente sur les questions d'ordres scolaires, portées à vouloir pour son fils un meilleur avenir scolaire et professionnel qu'elle a connu (et peut-être aussi devant l'insistance de l'enseignante), Najet finit par collaborer sans grand enthousiasme avec les spécialistes des questions d'éducation, acceptant leur conseils, après avoir évoqué ses doutes:

Oui, il avait des mauvaises notes dans les maths, Amir il a beaucoup de difficultés, elle a dit, « il a beaucoup de difficultés » je sais pas elle m'a dit, « il faut voir avec un psychiatre » et voilà. J'ai dit « mais est-ce qu'il a vraiment besoin d'un psy ? » elle m'a dit « oui, oui, ça vaut la peine de faire ».

Pour le bien de son fils, Najet accepte de prendre contact avec le psychologue :

Question : Mais toi t'as quand même accepté d'aller voir un psychologue, quand il te demande l'enseignant....

Najet : Pour Amir, oui j'ai accepté.

Najet prend rendez-vous avec les spécialistes du Service Médico-Pédagogique (SMP); lors des deux premières réunions, elle répond aux questions des psychologues, livrant des éléments de sa vie et de celle de son fils :

Najet : J'ai vu le médecin, on a commencé à parler un petit peu, la vie, ce genre de truc, pourquoi il dit ça, le papa...la mort du papa, les difficultés dans la classe, on a parlé un peu de tout.

Question : T'as expliqué un peu son...

Najet : Voilà. Mais j'ai vu le médecin deux fois.

Question : *C'était des psychologues c'est ça ?*

Najet : Oui. (...) Oui, oui, je lui ai dit que son père est décédé, que beaucoup de choses, donc il m'a posé des questions je lui réponds, il voulait savoir un peu tu vois....l'état général de ce qu'il vit, de comment on vit....

Suite à ces deux entretiens, Najet est conviée à faire suivre son fils régulièrement au Service Médico-Pédagogique, tous les mercredis, durant une heure, en compagnie d'autres enfants. Najet trouve la démarche intéressante, sans développer pour autant un discours scientifique à ce propos ; bien d'avantage, ce qui la réjouit c'est surtout que son fils apprécie d'aller en séance:

Najet : Après ça il m'a dit qu'il va venir tous les mercredis à une heure avec un groupe d'enfants, alors chacun il raconte son histoire, ils font un jeu, ils font pas mal de choses....mais moi je trouve que c'est très intéressant. Il aime bien aussi aller [rires]....

Question : *Il fait beaucoup de choses alors...*

Najet : oui, oui.

Question : *Il est beaucoup en collectivité finalement, c'est ça...*

Najet : Mais moi ça me fait plaisir parce qu'avant il était un peu isolé des enfants, c'est vrai. Il jouait toujours seul dans la cour, maintenant il est plus...

Question : *sociable.*

Najet : Oui.

L'appréciation positive porte davantage sur le plaisir que prend son fils à aller voir le spécialiste que sur les changements cognitifs opérés par la thérapie. Ne disposant pas de savoirs psychologiques nécessaires pour évaluer d'éventuels changements de comportement de son fils, elle ne peut faire que le constat qu'il est toujours pareil, mais ne trouve guère de problème à ça, étant donné qu'elle trouve que son enfant est « normal ».

Un enfant « normal » avant tout

Najet ne constate pas de changement important de son comportement général ; elle insiste plusieurs fois durant la conversation pour dire que son fils est « *normal* », et qu'à la limite il n'a pas besoin de thérapie.

Question: *Mais toi t'as quand même accepté d'aller voir un psychologue, quand il te demande l'enseignant.....*

Najet: Pour Amir, oui j'ai accepté.

Question: *Tu trouves ça un peu exagéré...*

Najet: Au moins, j'ai dit « il a pas besoin d'aller au psychiatre ». Même maintenant, il a pas besoin d'aller. Il a pas besoin. Pour moi mon fils il est normal. Mais j'ai dit, « je suis le conseil de la maîtresse ».

Question: *OK.*

Najet: Je vais voir ce que ça va donner, on va faire confiance et on va voir ce que ça va donner.

Question : *Et t'as l'impression que ça a un impact sur Amir ?*

Najet : Moi j'ai pas remarqué grand-chose hein. Amir il est toujours le même.

Il est toujours le même....

Il est toujours le même, il a beaucoup de tendresse, il a beaucoup d'amour, il est très affectueux, il est devenu plus sage....il a beaucoup changé Amir, il a beaucoup changé. Mais pour moi j'ai pas remarqué grand chose. Pour moi c'est des choses qu'il fait avec moi normal, il est très attaché à moi, il m'aime bien, il me donne des câlins, des bisous tout le temps...il me dit qu'il m'aime et voilà. [rises].

L'on remarquera les contradictions dans ses propos : une fois, elle insiste sur le fait que son fils n'a pas changé, qu'il est toujours le même, puis elle dit le contraire en soulignant qu'il a beaucoup changé pour revenir finalement à l'idée qu'il est toujours « normal » avec elle, à savoir affectueux. Drôles de pirouettes argumentatives ! mais vues de plus près, ces contradictions de surface semblent disparaître quand on situe les mots « changer » dans les

différents contextes qui lui donnent son sens : Quand il s'agit de ses visites chez le psychologue, elle constate qu'elle ne remarque pas de changements. Cela revient à dire que ce traitement ne produit pas d'effets et qu'Amir y va juste pour son plaisir. S'il y avait effectivement un changement dû à ce traitement, cela reviendrait à avouer qu'il y avait au départ un ou des problèmes et que son fils n'était donc pas « normal ». Puis, avouer qu'il change beaucoup de façon générale revient à dire que bien sûr il évolue et grandit, si non, il y aurait problème. Puis, finir par dire qu'il est toujours le même, qu'il est « normal » pour elle et avec elle, revient à réclamer la compétence de jugement ultime en ce qui concerne son enfant et ce sont de nouveau des valeurs privées et affectueuses qui dominent ici, et non le jugement froid de l'école en matière de compétences réclamées.

Najet semble donc trouver en vain la prise en charge de son fils mais s'en remet aux spécialistes, parce qu'elle ne maîtrise pas les principes de la démarche et du discours psychologique. On peut se demander si cette méconnaissance n'est pas encore accentuée à chaque fois que les parents ne sont pas conviés à pénétrer dans le cabinet pour voir comment se déroule la séance avec le psychologue et ne peuvent donc pas savoir ce qui s'y passe. Najet explique comment se passent les consultations avec le psychologue et regrette de ne pouvoir jeter un œil pour voir comment évolue son fils :

Najet: Il rentre chez elle, moi je reste en salle d'attentes....elle essaie de lui faire parler plus...

Question: ah...

Najet: elle donne des chansons, elle donne des cassettes...

Question: et toi tu restes à la salle des maîtres.....euh, à la salle d'attente....

Najet: à la salle d'attentes pendant une heure. Elle m'a jamais laissé entrer avec lui.....

Question: ouais, tu aurais voulu ?

Najet: juste pour poser des questions elle m'appelle et c'est tout....

Question : pis toi t'aurais voulu voir ?

Najet: j'aimerais voir comment ça se passe....

Question : il a pas voulu....

Najet: non. (...) c'est entre Elle et Lui [accentuant ces deux mots], dans une autre salle...

Le bégaiement d'Amir : contradiction entre les conseils de la logopédiste et le savoir-faire de Najet

Najet déclare également avoir amené son fils durant deux ans chez un logopédiste, pour des problèmes de bégaiement, suite aux conseils donnés là aussi par les enseignantes en charge d'Amir. Là aussi, comme par rapport au psychologue, Najet se montre sceptique par rapport au résultat final, déclarant que son fils bégaie toujours passablement, après deux ans de prises en charge: « *il bégaie, Amir il bégaie pas mal...* ».

Ne disposant pas des connaissances en psychologie, Najet associe ses difficultés à sa mauvaise volonté avant tout: « *De toute façon, Amir il fait exprès...Amir il fait exprès...il bégaie* ». Ce constat amène Najet à l'obliger et le contraindre à faire des efforts (fait récurrent chez elle) pour parler comme il faut, sur un mode autoritaire, très éloigné du mode attendu par la logopédiste.

Najet: parce que je l'oblige, maintenant je lui dis, "qu'est-ce que tu viens de dire, tu répètes, et tu bégaies pas ! Répète et bégaie pas! alors il répète et bégaie pas.....

Question: tu lui dis ça ?...[je commence à rire, elle me suit]...et il y arrive ?

Najet: il y arrive. Donc il y arrive hein ! Faut pas me dire....c'est pas vrai....

Najet dit obtenir des résultats en se montrant directive avec son fils, adoptant un mode de contrôle impératif. La logopédiste, quand à elle, tente d'orienter les pratiques de Najet dans un sens complètement opposé, lui proposant de ne pas le vexer en lui disant qu'il fait exprès, de

le laisser parler et de l'aider quand il veut dire quelque chose, lui compléter sa phrase, un peu à la manière d'un coach.

Najet: elle m'a dit, il faut pas lui dire « faut répéter », faut pas le vexer, faut le laisser dire, l'aider, quand il veut dire quelque chose, il faut compléter ce qu'il veut dire....

Question: Ah, ha.

Najet: lui compléter la phrase...

Question: quand tu sais ce qu'il veut dire....

Najet: essayer de compléter ce qu'il veut dire, mais pas dire « il faut que tu répètes ! »

Question: donc par exemple, s'il voulait dire je vais jouer dans le....pis il arrive pas à trouver le mot,

Najet: Ben je lui dis, à l'école, ou bien tu veux qu'on va au cirque....tu veux qu'on va...faut lui compléter ce qu'il veut dire.....

Question: ça selon elle ça doit l'aider au fait....

Najet: ça doit l'aider.

Question: et t'as essayé....et ça marche, ça marche un petit peu quand tu fais comme ça ?

Najet: non.

Najet ne tient pas vraiment compte de ces conseils, préférant utiliser ses méthodes qu'elle considère comme plus efficaces.

Question: Et toi tu le fais...[écouter les conseils de la logopédiste]?

Najet: je le fais parfois...parfois je lui dis maintenant tu répètes parce que...pour l'examiner ce qu'il dit, est-ce que vraiment il bégaié...ou est-ce qu'il fait exprès ? Amir il a fait ça exprès, il a pris une habitude, donc l'habitude elle est resté là....c'est pour jouer, mais il est devenu quelque chose de vrai.

Je dis « pourquoi tu dis eh, eh, eh, eh » « dis une fois je ».... « pourquoi tu dis je, je je je »....tu peux dire « je » une seule fois ? » Alors il arrive. Il arrive, facilement.

On constate à nouveau que la collaboration de Najet avec les spécialistes se fait de manière peu enthousiaste, voir contrainte, Najet considérant que son fils ne change pas tellement au contact des psychologues et logopédistes, et continuant à utiliser ses méthodes pour changer la façon de parler de son fils et éliminer son bégaiement. L'action du psychologue ou du logopédiste est récusée ou considérée comme peu efficace, parce qu'elle ne renvoie pas aux catégories de pensée de Najet, à son interprétation des phénomènes (elle déclare: « il fait exprès » privilégiant une logique de l'effort à faire, alors que la spécialiste évoque le fait de l'hérédité): d'une certaine manière on peut se demander si du point de vue de Najet, les spécialistes ne compliquent pas les choses, relativement simples de son point de vue (on se souvient de son propos : « pour moi, c'est simple, les enfants, c'est simple les enfants »): il n'a qu'à se donner un peu de peine et il y arrive, puisque dans sa psychologie à elle, tout est tout simplement une question d'effort, de concentration et de bonne volonté.

D'une manière ou d'une autre, ces extraits laissent à penser que les spécialistes de l'éducation exigent des membres des classes populaires une adhésion aveugle à des règles dont ils ne connaissent pas le pourquoi, la mise en œuvre de techniques coupées du savoir rationnel qui les fonde et leur donne sens.

Un univers impossible à nommer

L'univers scolaire, des enseignants et des spécialistes de l'éducation est un monde étrange et étranger pour Najet, qui ne partage pas avec eux les schèmes de perception, les connaissances psychologiques pour comprendre leur action. Cet étrangeté va au-delà des schèmes cognitifs et se manifeste également dans son langage: à chaque fois qu'elle parle des diagnostics qu'évoquent les spécialistes pour parler de son fils, elle hésite: « il est un peu actif...comment on dit, hyperactif... ». De même, lorsqu'elle décrit le cheminement qu'elle entreprend pour

amener son fils chez les spécialistes, les mots ne sont jamais précis. Plusieurs fois au cours de l'entretien, elle alternera pour parler des psychologues du Service Médico-Pédagogique (SMP) en charge de son enfant, entre « *médecins* » ou « *psychiatres* ». Elle appellera le Service, Centre pédagogique en hésitant : « *Le SMP c'est le centre pédagogique, c'est ça ?* » De même, Najet ne parvient pas toujours à comprendre les termes que j'emploie pour parler des réunions scolaires prévues par les enseignantes dans les écoles. Par exemple, elle ignore que les soirées auxquelles elle va en classe pour signer les carnets deux fois par années se nomment « *soirées portfolio* » :

Question : Et vous avez aussi les journées ou les soirées portfolio à l'école dans la classe.

Najet : Portfolio ?

Question : c'est des journées ou vous êtes invités à aller en classe pour regarder...

Najet : Oui...

Question : ça s'appelle pas comme ça ?

Najet : Non je connais pas le mot.....

Le monde des spécialistes de l'éducation qui gravitent autour de l'école et que Najet côtoie en écoutant les conseils des enseignants, de même que le fonctionnement scolaire restent très clairement opaques à ses yeux : Ses erreurs de qualifications, ses difficultés à nommer les gens et les choses relatives à l'école témoignent du manque de familiarité que Najet a avec ce monde « autre », manque de familiarité imputable à sa condition sociale modeste, au fait qu'elle n'a pas fréquenté l'école de manière durable dans sa jeunesse et au fait que ce n'était ni l'école suisse, ni l'école des pédagogies nouvelles. Il y a donc de bonnes raisons de ne pas s'y connaître et reconnaître.

Conclusion

Nous avons vu au cours de l'entretien à quel point Najet est sensible au fait de faire plaisir à son fils et à tout mettre en œuvre pour qu'il profite de son enfance. Les jeux entrepris avec lui, les licences qui lui sont accordées en matière de consommation télévisuelle, en semaine comme les weekends, témoignent de la volonté de Najet de partager avec son fils de bons moments qui lui apportent du plaisir avant tout. Même lorsqu'elle suit les conseils des spécialistes en amenant son fils au parascolaire ou chez le psychologue, ce qui module son contentement c'est le plaisir que peut avoir son fils à côtoyer d'autres enfants, bien plus que l'aspect pédagogique dont pourrait en retirer son fils. Najet ne dispose pas des connaissances pour voir derrière toutes les activités pour son fils, une rentabilité sur le plan scolaire. Manifestant néanmoins à l'égard de l'école une bonne volonté évidente (une chambre pour son fils pour qu'il puisse étudier, l'aidant dans la mesure du possible dans les devoirs, ayant des ambitions modestes pour son fils à l'école, acceptant le soutien de professionnels parfois à contre cœur : psychologue, logopédiste, répétiteur), ses investissements ne se font pourtant pas selon les exigences des enseignants et selon les normes dominantes en vigueur. De toute façon, l'école relève d'un univers trop mal connu pour pouvoir s'y orienter avec assurance et pour évaluer ce qui est réellement profitable à la longue et ce qui fait une stratégie d'investissement profitable. Ce qui la motive dans sa relation avec lui, c'est en conséquence davantage le plaisir qu'ils peuvent partager que l'utilité que peuvent avoir les activités sur le plan scolaire.

De même, les pratiques éducatives qu'elle met en œuvre, les interprétations qu'elle fait du monde social et de son fils sont très largement tributaires de son expérience antérieure de la vie (l'éducation dure qu'elle a elle-même reçue par exemple; l'habitude de la télévision dans son pays; le comportement agité qu'elle adoptait à l'école) ou des discussions qu'elle peut avoir avec des voisins ou collègues du quartier (la bonne mesure dans l'usage de la télévision). Tout semble donc se passer comme si la croyance dans la légitimité et la

pertinence des pratiques qu'elle engage et qui touchent son fils n'avait pas pour origine la lecture des magazines d'ordre psy ou les discussions avec des spécialistes, mais le poids des habitudes ou traditions et des relations de proximité qu'elle a avec les gens de son quartier. Ainsi, le quotidien de Najet semble clairement être mis en lien avec son passé, la tradition, et pas la modernité et la nouveauté des trouvailles scientifiques.

C'est cette perception double: l'insistance sur les plaisirs accordés à son fils, et la légitimité de l'ensemble des pratiques basée sur les habitudes et la tradition qui donne à sa manière d'éduquer une coloration teintée entre hédonisme, pragmatisme et autoritarisme, conception éducative éloignée du rigorisme des classes moyennes.

« *Il n'y a pas de problèmes... !* »: le propos semble résumer le pragmatisme éducatif mis en œuvre quotidiennement par Najet, pragmatisme qui est le produit de sa condition sociale modeste (une cheffe de famille monoparentale appartenant aux milieux populaires) qui lui interdit de faire des histoires à propos de tout et de rien.¹⁷

¹⁷ Hoggart (1970, 138) déjà montrait que les membres des classes populaires sont enclins à ne pas se créer des problèmes à tout moment : « Quand on ne s'attend pas à grand-chose de bon dans la vie, il est bien difficile de s'élever jusqu'à l'indignation morale. Après tout, il ne sert à rien de se faire des problèmes à propos de tout et de rien; il y en a bien assez comme ça : "tenons nous peinarde." ».